

Vésuve de la vie sociale

Jacqueline Risset

DANS **LIGNES 1992/1 n° 15**, PAGES 87 À 93
ÉDITIONS **ÉDITIONS HAZAN**

ISSN 0988-5226

ISBN 9782850252778

DOI 10.3917/lignes0.015.0087

Date de mise en ligne : 06/12/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-lignes0-1992-1-page-87?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Hazan.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

JACQUELINE RISSET

« VÉSUVÉ DE LA VIE SOCIALE »*

*La disposition de l'espace
dans une des meilleures villes
qui furent jamais, et les personnes,
et l'emploi que nous avons fait du temps,
tout cela composait un ensemble.*
Guy Debord

La mesure gouvernementale appelée « délocalisation » (mot aveugle et sourd, comme les euphémismes, qui accentuent leur malheur en le voilant, « non-voyant », « non-entendant », etc.), se défera, se résorbera sans doute assez vite – trop hâtive, maladroite, trop étrangère à la logique essentiellement centripète qui règle l'histoire de ce pays depuis toujours. Mesure dictée par des impératifs de circonstance (vite remplir les coffres, gagner quelques voix ici et là), elle mérite malgré tout un certain intérêt, parce qu'elle fait partie elle aussi, sans le voir sans doute, d'un « ensemble », d'un nouvel ensemble qui n'est pas celui que nous aimions, et qui s'approche.

En recouvrant par la neutralité de l'appellation la notion de centre à exproprier, on nous suggère qu'il ne s'agit après

* Jacqueline Risset, écrivain. A traduit la *Divine Comédie* de Dante (Flammarion). Vient de publier *Petits éléments de physique amoureuse* (L'Infini, Gallimard, 1992).

tout que de *lieux* – points géographiques démagnétisés, non hiérarchisés, interchangeable : avec légèreté, prestesse, innocuité, on délocalise, relocalise, translocalise en somme (« translocalisation », un peu transsexualiste, aurait peut-être été plus hardi, plus moderne, plus... ?). En une époque aussi agile que la nôtre – sachant organiser ses réseaux de spectacles et de communications – Paris, Lyon, Charleville : quelle différence, quelle difficulté ? Prime à la province : si je te choisis, c'est que ton « lieu » est, de fait, meilleur que l'autre, celui prétendu « capital ».

« Une capitale n'est absolument pas nécessaire à l'homme », écrivait Sénancour (Walter Benjamin reprend cette phrase en épigraphe de *Paris du Deuxième Empire chez Baudelaire*). Il s'agit donc d'enlever ce qui n'est pas « absolument nécessaire », ce qui dépasse, l'excès, la trace d'une prétention. Soyons égaux, n'y pensons plus. A quoi sert une Ville-Lumière ? A humilier les autres villes, moins allumées. Essayons d'être politiquement corrects : enlevons les livres, les étudiants, les observatoires. Ayons moins à observer, ceux qui restent seront plus contents, plus tranquilles.

On voit passer dans les rues d'Athènes de gros camions portant écrits en grandes lettres de couleur : « métaphore », qui est le mot pour dire « déménagement ». C'est ainsi sous nos yeux la délocalisation qui passe, métaphore et symptôme d'un plus vaste transport de valeurs – d'un désir d'égalité par le vide, qu'il serait injuste de rapporter à un seul lieu, à un seul gouvernement.

Quand le baron Haussmann démolissait les églises des rues tortueuses de Paris, il poursuivait un dessein qui n'était pas seulement celui d'éviter les émeutes populaires en empêchant les barricades : il voulait modeler Paris sur son autre, sur son double lumineux, Versailles (Versailles ordre et beauté, contre Paris confusion et menace), redessiner les rues de Paris comme des allées d'un jardin de Lenôtre, réintroduire la raison dans la sauvagerie, la « civilité » dans la

sombre forêt qu'était redevenue la ville de l'âge industriel (des villes médiévales déchirées par les luttes communales, Vico dit qu'elles étaient « comme des forêts »).

Le mythe de Paris, né au XIX^e siècle de la révolution industrielle qui multiplie la ville et peuple ses bas-fonds de « mystères », est un mythe inquiétant, et chtonien. Paris, « Vésuve de la vie sociale » (Benjamin), lié à la foule, à la misère, à la perspective révolutionnaire, réalise en soi la structure du mythe même (« nature collective, mystérieuse, innaturelle » – Macchia), et son aspect de continuité dans le temps. C'est le lieu même de l'histoire visible. Lieu où l'histoire stratifiée, ramassée, se présente comme surabondance de sens : « Depuis la répartition des arbres dans un parc, depuis l'ordre des maisons dans une rue, depuis l'instrument du travailleur manuel jusqu'à la sentence du tribunal, tout est, autour de nous, à toute heure, historiquement devenu... Tandis que le temps avance, nous sommes environnés de ruines romaines, de cathédrales, de châteaux... (W. Dilthey).

Le XIX^e siècle et la grande ville (et en particulier Paris, comme capitale de l'époque) sont le moment de la réémergence violente de puissances mythiques : « Avec le capitalisme un nouveau sommeil peuplé de rêves s'abattit sur l'Europe » (Benjamin). Les « passages » parisiens, « constructions éclatantes de naguère », « galeries de surface », initient le passant aux secrets de la société :

« Dans notre rêve éveillé se trouve une région dans laquelle, par des endroits cachés, on descend du monde de l'en deçà, plein de lieux à peine visibles où les rêves aboutissent... Il y a un système de galeries qui parcourent Paris souterrainement, celui du Métro où, le soir, les lumières sont rouges et indiquent le chemin des noms dans l'Hadès. Combat-Elysées-Georges V-Étienne Marcel-Solferino-Invalides-Vaugirard ont brisé la chaîne plaisante qui les liait aux rues et aux places et sont ici devenus, dans l'obscurité traversée d'éclairs et retentissant du bruit des sifflets, des divinités informes des cloaques, des fées des catacombes. »

Ville engloutie, plus sous-marine encore que souterraine, telle est pour Benjamin le Paris des *Fleurs du Mal*. Et Proust, dans *Jean Santeuil*, situait l'entrée des Enfers, dans l'établissement des Bains Froids où sa mère amenait l'enfant, près de la Seine. Saisie mythique elle-même de la disparition, des « ruines de Paris », mais qui traverse le présent, l'interprète et s'en arrache. La ville n'est pas seulement accumulation des traces du passé dans le présent : elle permet le geste de Benjamin, celui de « penser le présent et le passé comme désagrégés, comme ruines, afin d'en préserver le futur ». « Les rêves de Paris, capitale du XIX^e siècle, deviennent les pensées du siècle suivant, dans le réveil » (R. Bodei).

Victor Hugo rêve Paris en ruine : « Quand cette rive où l'eau se brise aux ponts sonores / Sera rendue aux joncs murmurants et penchés / Quand la Seine fuira de pierres obstruées, / Usant quelque vieux dôme écroulé dans ses eaux... » Et Victor Hugo encore, au moment de l'Exposition Universelle, en 1887, préface ainsi *Paris-Guide* : la terre sera « une seule nation pacifique, juste, riche, pensante, pacifique, cordiale » ; et son centre sera Paris ». Série d'adjectifs irrésistible, à les regarder aujourd'hui, de la fin de ce XX^e siècle auxquels ils devaient s'appliquer. Quant à Paris décentré, il est déjà hors de son rôle, et même sans doute d'un rôle plus limité, dans une Europe moins triomphante.

Mais déjà, dans les mêmes années (soixante du siècle dernier), advenait la désagrégation du mythe, la « perte d'auréole », la conscience d'une dévastation. Les Passages, mystérieux antres de la ville, « splendeurs intimes », « palais de fées », « lieux baroques d'extase », se réduisent à la marchandise qu'ils transfiguraient. Ils deviennent, écrit alors Jules Claretie, « des abris, dont on se souvient quand il pleut ». Et Benjamin décrit les derniers flâneurs baudelairiens, ces spécialistes de l'énigme et de l'évidence, comme des « êtres de soupçon », désormais...

Cependant Paris-Province se perpétuent comme deux pôles. « En vraie provinciale, ma charmante mère, Sido,

tenait souvent ses yeux de l'âme fixés sur Paris »... Ce que Colette décrit, en 1901, est un rapport amoureux, fier et compliqué : « Passion un peu agressive, rehaussée de coquetteries, bouderies, approches stratégiques et danses de guerre ».

En décrétant sans consultation préalable un déplacement de populations (s'il s'agit de 30 000 personnes, c'est ce qu'on appelle déplacement de populations dans l'histoire du XX^e siècle), on détruit du même coup l'équilibre des pôles, on prive la province de sa valeur, en la réduisant, précisément, à un « lieu ». Colette l'écrit – toujours à propos de Sido – : « Ne l'eussè-je pas tenu d'elle, qu'elle m'eût donné, je crois, l'amour de la province, si par province on n'entend pas seulement un lieu, une région éloignée de la capitale »...

Si on établit une liste des différentes institutions « délocalisées », cette liste même, tout à fait hétéroclite, compose à elle seule un portrait de Paris : hétérogène et universel, double vocation. On pourrait donc dès lors soutenir que n'importe quelle autre liste tracerait aussi ce portrait, de la même façon, d'une façon pour ainsi dire infinie, inépuisable. Et donc que cette prodigieuse accumulation de strates en activité qu'est encore Paris malgré les dévastations, contient encore dans son chapeau de quoi reconstituer sans cesse son image totale ; sorte d'excès énergétique capable toujours de surprendre. Mais ce n'est pas ainsi. Les « monstrueuses merveilles », les « étonnantes villes » sont fatigables elles aussi.

Si l'on pense, comme le pensait Proust, qui est un maître de l'A Côté – sans lequel on ne peut comprendre les villes – que les œuvres d'art sont en fait « intransportables », comme il le remarque à propos de l'église de Balbec (cf. D. Hollier, préface à la réédition de *Documents*, éd. J.-M. Place), et qu'il faut respecter la « tyrannie du particulier » qu'elles exercent sur nous, parce qu'elles sont faites, autant que de leur architecture propre, de l'air qui les borde, de la lumière, des objets de nature ou architectures autres, des mouvements humains qui les traversent, des accumulations d'instant et

de hasards où elles sont prises, tissu qu'on ne brise pas sans les blesser, sans les perdre.

Un grand principe de contamination est à l'ouvrage, que les musées paralysent, que les villes activent, ou plus exactement qu'elles sont. On ne peut comprendre les villes si on n'est pas sensible au génie de la contamination et du métissage (par rigueur interne, isolationniste, on peut arriver, tel Le Corbusier, à désirer par exemple « raser au sol » la ville de Rome comme un « bazar en plein vent »). L'odeur de merguez dans les rues autour de la Bastille, pendant certaines fêtes de SOS Racisme, il y a quelques années, dans les soirées printanières animées de souffles brefs d'Océan, odeur incongrue mais devenant partie inséparable, avec ces cor-tèges incroyablement mélangés de visages descendant ces rues pleines de signes, de la ville même : c'était comme un signe dernier-né, hiéroglyphe supplémentaire, petite madeleine tournée vers le futur...

L'idée de la réduction de l'excès qu'est Paris inquiète, parce qu'elle s'accorde trop bien avec un appauvrissement dans la fin de ce siècle lié à l'« écroulement des systèmes issus de la prophétie de l'unité » (J.L. Nancy - J.C. Bailly). A la suite d'une semblable disparition se profile une « simple accumulation des jours », emplie du « tout venant de l'expli-cable » ; « peines » en eux-mêmes, et aussi « fardeau », si ne reste pas ouverte en eux « la proposition de l'inconnu et du renversant »

Elle s'accorde bien, cette déperdition de Paris – et c'est pourquoi elle déborde en fait la responsabilité du gouverne-ment qui la promulgue – avec une certaine pente de l'« air du temps », avancée sans contraste de l'Argent, seulement bor-dée, ici et là, d'une petite plainte sentimentale et moralisa-trice (« Ne soyez pas violents, ne critiquez pas la religion de vos voisins », « Enseignez-vous les uns les autres » etc.). Elle s'accorde aussi avec les différents projets d'éducation (pas seulement en France) où le savoir est remplacé par le savoir-faire, l'exercice de la pensée par la fascination des techniques.

On voit à Paris en hiver, mais aussi dans les autres saisons, ces années-ci, des groupes de jeunes Italiens qui regardent, et respirent, pour apprendre... Ils viennent, comme les Français allaient en Italie au XVII^e, au XVIII^e siècle, ils font ce qu'on appelait un « voyage de formation ». Ils viennent d'un pays décentré, depuis toujours et inventivement décentré. Ce qu'ils apprennent c'est le mélange, c'est l'excès, c'est le mélange de mélange et d'universel, qu'on sent encore, un peu, par ici. Cet excès nous est nécessaire.